

La religion : stade suprême du sentiment d'ethnicité

Jacques HASSOUN *

La fascination par le mythe ou l'an-historicité de l'origine, notamment religieuse, signe un déplacement aliénant du sujet. C'est le piège qui engloutit certains enfants de la deuxième génération exclus d'une histoire parentale celée. Au lieu d'accueillir en héritiers une double histoire, ils soutiennent désespérément une image intacte du père failli au prix de se positionner eux-mêmes comme contemporains de leurs propres grands-parents.

Il est un fait : l'un des pièges subjectifs que connaît l'immigration actuelle a pour nom : sentiment d'appartenance, sentiment qui hante les rescapés des illusions politiques devenus obsolètes à force d'être dévalorisés par leur propre incohérence.

Et pourtant dans l'entre-guerre, beaucoup d'immigrés avaient été organisés par des partis politiques dans des associations dites de masse (syndicats, "Main d'Œuvre Immigrée" (M.O.I.), cercles sportifs...) qui étaient autant de sas susceptibles d'offrir à l'immigré une propédeutique de la citoyenneté, qui leur permettait aussi de s'intégrer tout en conservant les attributs de leur culture (théâtre, presse, cercles de réflexion ou de débat regroupant les Italiens, les Arméniens, les Espagnols, les Juifs originaires d'Europe de l'Est...)

L'exil intérieur

Or, avec le déclin des partis politiques, avec les mutations profondes que connaît la situation actuelle, ces *praticables* ont cessé d'être efficaces. Désormais, un spectre hante les immigrés et qui les amène à se défaire de leur subjectivité pour s'immerger jusqu'à la jouissance dans un ensemble élevé au rang de groupe ethnique trans-historique, cet affect qui préside à cette défaite du politique est propre à promouvoir la pensée de l'ethnie au rang de stade ultime de la liberté : qu'importent les clivages politiques, les prises de positions éthiques passées, désormais c'est le groupe auquel le sujet appartient qui *lui* donnera les clés de son histoire bafouée, qui le délivrera de la conscience malheureuse dans laquelle *il* se morfond.

Envolé le doute, aboli le libre examen et la clairvoyance, désormais le sujet va adhérer à la vérité mythique de son groupe et contribuera à renforcer son imaginaire ethnique ; aussi va-t-il se confondre avec ceux qui lui sont désignés comme étant ses semblables et qui représentent désormais un pôle, un lieu de référence et d'appel pour tous ceux qui sont dans l'égarement. Cette dissolution du sujet témoigne de la déroute de la pensée politique, de lois de fonctionnement de la Cité, celles qui supposent que dans un même espace des éléments hétérogènes cohabitent.

Ce déplacement de l'investissement du sujet au profit du groupe, de l'ethnie ou du sentiment d'appartenance semble venir s'inscrire aujourd'hui à l'ordre du jour des illusions apolitiques. *

Désormais, les relations d'altérité ne seront plus celles qui sont régies par le contrat social, mais celles qui seront commandées par un *sentiment* double de répulsion et d'attraction, par le couple dyadique amour/haine, cependant que le sujet s'expulse de la Cité pour s'enfoncer dans un rêve qui pourrait être formulé en ces termes : "Si je ne peux être dans cette société, alors c'est dans son en-dehors que je trouverai consolation et répit. C'est à partir de cette marge que je tenterai de vivre mon droit à la différence... qui ne sera jamais qu'une réponse à l'exclusion dont je suis l'objet." L'histoire nous fournit de nombreux exemples de ces groupes qui, en voie d'extinction, tentent, en se regroupant frileusement autour des lambeaux de leurs étendards, de sauvegarder le *même*, *l'inchangé*, au nom d'un exil infini.

Ce repli nous permet d'affirmer que dans l'appartenance, le sentiment du

religieux (et non pas forcément de la croyance dans tel ou tel dogme, dans telle ou telle autre Révélation) est toujours prédominant.

Le groupe ethnique n'est-il pas la religion (1) de celui qui y adhère ? (2)

Le repli sur l'ethnie ne tente-t-il pas de figer la dimension temporelle afin de maintenir intact le mythe d'un groupe supposé pouvoir résister à toutes les influences extérieures ?

N'est-ce pas une manière de nier la géographie et de dénier les clivages socio-culturels pour la plus grande gloire d'un reliquat, hypostasié en lieu premier et dernier du désir ?

Et enfin, le sentiment d'appartenance ne fait-il pas irruption dans la vie sociale dès lors qu'un groupe subit l'histoire comme un exil intérieur d'autant plus énigmatique qu'il est méconnu ?

L'image brimée du père

Ainsi, certains enfants de la première et encore plus de la deuxième génération qui se sentent exclus d'une histoire parentale celée, en fourniraient un exemple remarquable. Se confondre avec une page que l'histoire a définitivement tournée en revendiquant la solution interculturelle comme panacée aux sentiments de déshérence, de souffrance sociale et de menaces d'exclusion, reviendrait alors à tenter non pas d'accueillir la double tradition, la double histoire — toujours adultérée — dont le sujet serait l'héritier, mais bien plutôt de tenter désespérément d'être ici-et-maintenant le contemporain de ses grands-parents. Dans ces conditions, l'idéologie qui prêche les bienfaits de l'interculturel représenterait un mythe propre aux pays où cohabitent des citoyens dont les petites, les plus petites différences représentent un objet de répulsion ou d'horreur. Je considère pour ma part que la nécessité de nommer cette cohabitation au sein de la Cité témoigne que des forces d'exclusion sont déjà à l'œuvre dans la société.

Or, une certaine forme de l'idéologie inter-culturelle obéit à cette démarche : le lieu d'origine est toujours prestigieux, toujours romanesque, l'actuel est toujours marqué d'une déchéance misérable. D'où l'aspiration à retrouver cet ailleurs dont le rêveur, pris dans la

fiction de son mythe des origines, serait le héraut. Il ferait même de son corps, de son esprit, de sa langue, un pont qui réunirait les deux univers différenciés et télescopés qui trament son existence. Ici, aucun effort d'adaptation à la situation d'exilé condamné à s'intégrer, ne sera perceptible. Bien au contraire, il n'y a plus qu'une désadaptation radicale. Ici, le romain familial, loin de se dissiper pour s'inscrire dans la sphère de la vie fantasmagique, semble trouver argument dans le réel pour se constituer en trauma. Dès lors, ce qui fait passage ou trait d'union s'effondre pour laisser la place à un sentiment de schizisme ou à une aspiration vers l'ineffable d'un impossible retour, propre à créer un sentiment vertigineux d'appartenance.

Ainsi, le masque que revêt l'inter-culturel (dont une certaine ethno-psychanalyse qui prêche le retour au ghetto, serait un avatar) serait celui qui apparaît de plus en plus dans les banlieues et dans les colloques savants qui chantent des hymnes à la gloire de "ces données d'évidence parce qu'elles apparaissent immédiatement sensibles" (3) que sont les notions d'*ethnie* et de *groupe ethnique*.

Je propose de mettre cette fascination au compte d'une nécessité : soutenir une image abîmée d'un père failli, d'un père dont le mode de vie, la nostalgie, la lamentable férocité — dernier reliquat d'une toute puissance abîmée — se supporte du sentiment religieux.

Espace d'aliénation, "soupir de l'âme accablée, cœur d'un monde sans cœur, esprit d'un monde sans esprit", comme le dit Marx, le sentiment religieux devient le dernier rempart identitaire qui permet de conserver intacte l'image du père, qui autorise aussi les "frères et les cousins" faillis de jouer sur le mode d'une sinistre parodie leur rôle des gardiens de l'honneur des femmes de leur clan (4).

Se désappartenir comme sujet, comme citoyen, comme membre d'une classe sociale confronté aux autres classes sociales pour choisir d'adhérer à une ethnie matricielle, n'est-ce pas succomber aux charmes vénéux d'une jouissance qui aurait pour support la *géographie pathétique* (5) d'une nostalgie qui fabrique en lieu et place des espaces urbains, des lieux d'exclusion ou

d'adoration ?

Que la vie sociale soit toujours sous-tendue d'affects et de passions, nul doute à cela, mais que l'aspiration au Paradis Perdu de l'appartenance se substitue aux liens symboliques pour promouvoir le vertige identitaire, le règne de l'amour pour l'ethnie et son immuabilité, et c'est l'Autre qui sera frappé de désaveu au nom d'un double, élevé à la douteuse dignité d'un objet, cause d'une mortelle passion.

C'est alors que l'idéologie de l'appartenance peut susciter des effets pervers (y compris à l'endroit du discours qui prêche l'inter-culturel) au point de représenter à son tour un avatar paradoxal de la haine pour l'étranger. ■

* Psychanalyste.

Jacques HASSOUN est l'auteur de plusieurs ouvrages, et en particulier de :

- *Les contrebandiers de la mémoire* (Ed. Syros, Paris 1994)
- *La Cruauté mélancolique* (Ed. Aubier, Paris, Janvier 1995)
- *Le passage des étrangers* (Ed. Austral, Paris, Février 1995)

(1) Dans l'acceptation ethymologique de ce terme : lien-appartenance.

(2) Il m'arrive de plus en plus fréquemment d'entendre des musulmans dire que quoique sincèrement incroyants et athées, ils jeûnent lors du Ramadan pour ne pas se sentir placés à l'écart de leur communauté. Le même propos étant tenu par beaucoup de Juifs à propos du jeûne du Jour de l'Expiation (improprement nommé Grand Pardon, Yom Kippour), beaucoup de Chrétiens à propos de Noël, plus rarement de Pâques.

(3) Hervé Vieillard-Baron, "Le Risque du ghetto", *Esprit*, op.cit.

(4) A ce sujet, je rejoins Nourredine Saïdi qui, à propos du dit "voile islamique", dit : "il faut l'interdire sans punir".

(5) Vladimir Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, op.cit.